

chez eux que chez les premiers; mais, si elle achevait de se déclarer, ce seraient des sujets du plus grand prix pour le sacerdoce, et qui pourraient faire beaucoup d'honneur à un diocèse.

Des talents ordinaires joints à un bon jugement, à un caractère heureux, à des mœurs pures et à des dispositions pour la piété peuvent suffire pour donner des espérances fondées de vocation et faire admettre aux études les enfants chez qui ces indices se rencontrent. On jugera plus tard, par leurs progrès dans la vertu et les lettres, s'il est à propos de les faire continuer et de les présenter au séminaire; mais il est certain que cette catégorie d'enfants peut donner des prêtres édifiants et utiles à l'Eglise: le commun des vocations n'est même que de ce genre; les saints et les génies sont les exceptions.

Une question se présente ici: L'attrait est-il requis chez les enfants?

Nous répondons que l'attrait, sans doute, est légitime et peut aider beaucoup au discernement des vocations. Un goût prononcé pour les cérémonies religieuses, les offices de l'Eglise, le service du chœur et des autels, et ces amusements pieux de chapelles et de processions pour lesquels certains jeunes garçons manifestent une particulière inclination, sont certainement des inclinations précieuses qu'il faut remarquer et dont un curé doit tenir compte. Toutefois, nous ne voudrions pas dire absolument que l'attrait, chez les enfants, soit requis, ni qu'il faille y attacher trop d'importance. L'attrait surnaturel n'est guère possible à cet âge, et les goûts dont nous venons de parler peuvent n'être souvent que des inclinations enfantines qui ne prouvent rien. La vertu, le caractère, les talents, voilà ce qu'il faut surtout considérer; et cela est si vrai, que, même chez les grands séminaristes, l'attrait sensible, le seul dont le commun des enfants fût capable, n'est pas regardé comme nécessaire: une inclination de raison et de foi suffit quand d'ailleurs, toutes les autres conditions se rencontrent.

[à continuer.]

L' Abeille.

“ Forsan et hæc olim meminisse juvabit. ”

QUÉBEC, 9 MARS 1854.

Silvio Pellico dont les infortunes et les écrits ont déposé dans tous les cœurs tant d'intérêt et de sympathies, l'aimable poète de Saluce, l'émule de Manzoni et de Lamartine, est mort à Turin il n'y a que quelques semaines. Il avait survécu à tous les condamnés politiques de 1820.

Silvio Pellico naquit vers 1799 à Saluce, en Piémont, d'une famille non très-riche,

mais très-chrétienne, qui s'efforça de mettre dans son jeune cœur le germe de toutes les vertus. Son enfance, quoique malade, fut douce et heureuse sous le toit paternel: les soins d'une tendre mère et l'amour de la poésie qu'il eut, pour ainsi dire, au sortir du berceau, charmèrent ses douleurs et ses loisirs.

Il alla d'abord étudier à Turin, et déjà jeune homme, il arriva à Lyon, avec ses talents extraordinaires, sa précieuse innocence et sa foi. C'était le temps où, comme il le dit lui-même, “ des audacieux célèbres avaient tourné l'autel en dérision; fusinée par le sarcasme infernal, la foule en fuisait ses idoles. ”

Le jeune Silvio respira l'atmosphère empestée du XVIII^e siècle; sa foi s'ébranla; son âme franche et candide se laissa séduire. Il se lia, écrivit avec des hommes aux passions exaltées, et, de retour dans sa patrie, il rêva avec eux la régénération et l'affranchissement de l'Italie.

Accusé d'avoir pris part à un complot politique, il fut arrêté le 13 octobre 1820, et jeté dans les prisons de Sainte-Marguerite. Peu de temps après, on le transporta à Venise où il fut condamné à mort; mais sa sentence fut commuée en quinze ans de *Carcer duro* qu'il subit sous les Plombs de Venise et dans les affreux cachots du Spielberg. C'était là que la Providence l'attendait pour lui faire reconnaître et expier ses erreurs, et montrer au monde la puissance admirable de la religion catholique pour consoler et fortifier les malheureux.

Dès que Silvio se vit seul dans une prison, son cœur se tourna vers son père et sa mère; il s'écria: “ Qui leur donnera la force de supporter ce coup? ” Une voix intérieure lui répondit: “ Celui que tous les affligés invoquent, aiment et sentent en eux-mêmes! Celui qui donnait la force à une mère de suivre son fils au Golgotha et de rester sous la croix! l'ami des malheureux, l'ami des mortels. ” Ce fut le premier moment, dit-il, où la religion triompha de mon cœur. Il ne faut pas croire cependant que Silvio ait été un de ces philosophes qui conspirent contre la croix: “ J'adorai toujours, dit-il lui-même, l'Evangile dans mon cœur, et jamais ne hasardai contre lui le blasphème. ” Aussi le vit-on souvent, au milieu des plus grandes illusions de sa jeunesse, venir s'agenouiller au pied des autels: là, il se rappelait son ancienne ferveur, les conseils de sa mère; et, dans le secret de son âme, il entendait une voix qui lui disait: “ Où vas-tu? reviens à la croix. ” Mais son âme déjà affaiblie par le poison des funestes doctrines ne pouvait briser les

liens où s'étaient engagés ses désirs et ses espérances. *L'adversité qui ajoute du prix à l'homme* l'arracha à la puissance anti-religieuse dont il était victime et le ramena à Dieu.

Nous n'entrons point dans le détail des souffrances du prisonnier; lui-même n'en dit que quelques mots dans ses Mémoires: mais il s'étend avec délices sur les consolations que la religion lui présentait tous les jours. Elle avait essayé ses premières larmes dans les prisons de Sainte-Marguerite; et quand plus tard il se trouva en face de la mort, enfermé au Spielberg comme dans un tombeau, ce fut encore la religion qui calma ses agitations et ses fureurs. “ N'oubliant pas que Dieu est toujours près de nous, qu'il est en nous, ou plutôt que nous sommes en lui, la solitude perdait chaque jour de son horreur pour moi: ne suis-je pas dans la meilleure compagnie? me disais-je, et je redevais serein, et je frédonnais avec plaisir et avec tendresse. ”

Il est facile de comparer ici l'influence de la philosophie avec celle de la religion. Silvio avait un ami, le fier Foscolo, qui partagea ses erreurs et ses premières infortunes, mais qui n'eut pas comme lui le bonheur d'être élevé au monstre de la philosophie. Tandis que Foscolo, réfugié en Angleterre, poursuivi par la justice humaine et par ses remords, se suicida sous le toit de l'hospitalité; le prisonnier du Spielberg, armé de la foi, guérit les blessures de son âme, et triompha de l'adversité.

Silvio délivré de ses fers, fut rendu à sa famille au mois de Septembre 1830.

En 1834, il écrivait à un de ses amis: “ Ma santé est faible; ma patience! elle est cependant moins mauvaise qu'elle ne l'était au Spielberg. Je partage mon temps entre la littérature, la société et un peu de prière. Je ne suis pas très-attaché à la vie, et néanmoins je jouis d'exister. ”

PARLEMENT PROVINCIAL.

Comme nous sommes particulièrement intéressés dans le contenu de la lettre suivante, M. le Supérieur a bien voulu nous la communiquer et nous permettre de la reproduire sur notre *Abeille*, *ad futuram rei memoriam*. Ce sera pour nous et pour nos successeurs un nouveau motif de ne pas épargner nos peines, si, ce qu'à Dieu ne plaise! pareille occasion de témoigner notre bonne volonté se présente de nouveau.

Secrétariat Provincial.
Québec, 6 Mars 1854.

Monsieur,

Sur le rapport de la Commission nommée pour s'enquérir des causes